

PREDICATION
de Louis-Samuel Berger
Mc 9,14-29, LA GUERISON D'UN ENFANT POSSEDE,
UNE PARABOLE QUI NE DIT PAS SON NOM

Nous voilà en territoire juif. Voilà que Jésus et trois de ses disciples retrouvent leurs compagnons. Voilà que des scribes – ces fins connaisseurs de l'Écriture qui enseignent la Loi – discutent avec eux. Et visiblement, vivement. Pourquoi ?

C'est que les disciples sont tombés sur un os. Un père leur a présenté son fils, victime d'une possession, et ils ont fait comme d'habitude : ils ont commandé à l'esprit impur de sortir de l'enfant. On sait qu'ils sont dotés de ce pouvoir depuis leur envoi en mission. Vous vous souvenez de Mc 6, verset 7 : « Jésus appela les douze et se mit à les envoyer deux à deux, en leur donnant pouvoir sur les esprits impurs ». Sauf qu'ici, la machine à miracles s'est grippée : ça n'a pas marché !

Et c'est sans doute l'objet des discussions des scribes et des disciples, sans doute aussi la raison de l'effervescence de la foule autour. C'est peut-être aussi pourquoi on accueille Jésus avec tant de chaleur (v. 15) : le Maître, lui, va pouvoir faire quelque chose ! D'ailleurs, à peine a-t-il pris connaissance du problème qu'il semonce tout le monde : les scribes, l'assistance, ses propres apprentis, tous jugés incapables et renvoyés dans leurs quartiers d'incrédulité. Puis il se fait expliquer plus clairement la situation : quels sont les symptômes ? La plaisanterie dure depuis quand ? Enfin, il s'y met. Et là, bingo ! le gamin est guéri. Moralité : pour les miracles, comme en matière de plomberie, adressez-vous à un professionnel !

*

Voilà ce qu'on pourrait comprendre de l'épisode de l'enfant possédé à première écoute. Mais – vous me voyez venir – il y a peut-être autre chose à entendre... En tendant mieux l'oreille, je perçois en effet **plusieurs dissonances**. Quatre, pour être précis. Quatre « trucs qui clochent » dans ce récit :

1. D'abord, tout le monde est déboussolé : les disciples sont interdits devant leur impuissance soudaine à guérir ; les scribes, ces « Messieurs je sais tout » de l'époque, n'en peuvent mais ; la foule est agitée, le père en pleine détresse ; quant au fils, la maladie (l'épilepsie probablement) lui a ravi jusqu'à son identité.

➔ Première dissonance : personne n'est **au rendez-vous de lui-même** dans cette histoire.

2. Ensuite, quand on y réfléchit, il n'y a aucune raison pour que les disciples aient perdu leurs dons thérapeutiques. Ils y arrivaient, ils n'y parviennent plus. C'est toute leur interrogation à la fin de la péricope : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser cet esprit. » (v. 28).

➔ Deuxième dissonance : **entrer dans le réel** leur a été impossible. Pour quelle raison ?

3. Et puis il y a cette question de foi : d'habitude, chez Marc, le bénéficiaire du miracle ou celui qui le demande (un parent souvent, père ou mère) énonce distinctement la réalité de sa foi. Là – c'est le seul cas chez l'évangéliste –, il en va autrement : la foi n'a rien d'une évidence. La voilà défaillante, vacillante, entrelacée d'incertitude et de désarroi. Et quand elle se dit, elle bredouille : « Si tu peux quelque chose... », souffle le père (v.22).

➔ Troisième dissonance : la foi, ici, n'est que le **verniss du doute**. (Toute ressemblance avec des fois existantes ou ayant existé n'étant, bien entendu, que coïncidence...)

4. Enfin, il y a cette affaire de prière : « Cette espèce-là (de démon) ne peut sortir que par la prière », dit Jésus pour expliquer à ses disciples l'échec de leur exorcisme (v.29). Mais avez-vous entendu qu'il priait dans notre passage ?

➔ Moi, je n'ai **rien lu de tel**. Quatrième dissonance.

Je résume : 1) être au rendez-vous de soi-même ; 2) entrer dans le réel ; 3) avoir la foi ; 4) prier. Telles sont les quatre comportements, les **quatre manières d'être** – les Grecs parlent d'*ethos* – que notre texte me semble interroger, et que je voudrais aborder avec vous.

*

Pour cela, je vous propose d'embrasser davantage le paysage. Ensemble, agrandissons l'ouverture, élargissons la focale : que vient-il de se passer dans notre Évangile ?

Au vrai, Marc nous a fait vivre un véritable **point de bascule**.

À la fin du chapitre 8, à Césarée de Philippe, Jésus a confirmé, par son silence, les paroles de Pierre qui lui confessait : « Tu es le Christ » (8,29-30). Puis, six jours après (nous sommes au début du chapitre 9), est advenu le célèbre épisode de la transfiguration. Au pied de la lettre, Jésus y a **changé de visage**. C'est physique bien sûr : ses vêtements sont devenus d'une blancheur surnaturelle ; mais c'est spirituel surtout : comme à son baptême (1,11) et devant deux parrains – Moïse et Élie, figures de l'ancienne alliance –, une voix a troué la nuée pour désigner Jésus par les mêmes mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé » (9,7). C'est donc à une **répétition d'élection**

– expression d’une **nouvelle alliance** – que nous avons assistée. Par elle, a été affirmée l’identité réelle de Jésus, celle que Pierre a professée et que consacre le Tout-Puissant lui-même : l’homme de Nazareth est **le Messie, l’Oint de l’Éternel, le Fils de Dieu**.

Mais cette onction divine le revêt aussitôt d’un **destin de souffrances**, de rejets, d’humiliations. Dans la foulée de cette élection dite, Jésus annonce sa mort et sa résurrection. Par trois fois : après la confession de Pierre (8,31), après la transfiguration (9,9) et... après notre péripétie ! Je vous lis les deux versets qui suivent immédiatement notre passage :

« Ils partirent de là et traversèrent la Galilée. Jésus ne voulait pas qu’on le sache. Car il enseignait ses disciples et leur disait : Le Fils de l’homme sera livré entre les mains des hommes ; ils le feront mourir, et, trois jours après sa mort, il ressuscitera » (v. 30-31).

➔ Ainsi donc, l’épisode de l’enfant possédé est **partie prenante de la révélation immense** qui vient de nous être faite sur la divinité de Jésus. Elle est en même, peut-être, l’une des clés de compréhension. Comment ? Creusons encore un peu.

*

Aux deux versets précédant notre passage, Jésus a confié aux disciples : « Élie vient d’abord pour remettre toute chose à sa place. [...] Eh bien ! je vous le déclare : Élie est déjà venu » (v.12-13).

Aux juifs de cette époque, pétris de prophétisme, Jésus fait ici une **référence claire à Malachie**. Par la voix de ce prophète en effet, le dernier de la Bible hébraïque, l’Éternel avait annoncé : « Voici que je vais vous envoyer Élie le prophète, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et redoutable » (Ml 3,23). Le jour du Seigneur, c’est pour Malachie – comme pour Joël, Amos et Esaïe – un temps prochain de trouble, de fureur, colère, une époque visitée par le Jugement de Dieu.

On comprend mieux, dès lors, la **portée extraordinaire** des paroles que Jésus vient de prononcer. En assurant qu’Élie est déjà venu, il affirme à ses contemporains d’abord, à nous lecteurs du XXI^e siècle ensuite, rien de moins que l’**ouverture des temps eschatologiques** : la fin des temps a déjà commencé !

Et Malachie de poursuivre : « Il [c’est-à-dire Élie] ramènera le cœur des pères vers leurs fils, et le cœur des fils vers leurs pères, pour que je ne vienne pas frapper d’anathème le pays ! » (Ml 3,24). Or qu’est-ce que la guérison de l’enfant possédé sinon l’histoire du retour d’un fils vers son père, et d’un père vers son fils ?

➔ Selon Malachie, Élie, par son retour, devait travailler à la réconciliation avec Dieu, comme préalable à son jugement dernier. Je postule que notre histoire en est la **parabole** : elle nous

révèle le **mode d'emploi de cette réconciliation** qui, seule, peut nous faire accéder à l'ère nouvelle des fins dernières, celle de la justice de Dieu.

Au passage, voilà que l'on retrouve deux des manières d'être dont je parlais au début. Vous vous souvenez ? Être au rendez-vous de soi-même et entrer dans le réel. Oui, mais par quel chemin ?

*

Pour se réconcilier avec Dieu, il semble bien qu'il n'y ait qu'un passage : **par la foi** (*sola fide*), troisième des comportements que j'évoquais. Encore n'est-il pas si aisé d'en franchir le seuil. Je le disais tout à l'heure, la foi n'a rien d'immédiat dans cette péricope. Elle n'est pas un préalable qu'on trompette, un socle tout trouvé sur lequel on construit. Voyez comme elle est : c'est un balbutiement timide, craintif, hésitant. Auquel Jésus répond avec une ferme assurance : « Tout est possible à celui qui croit », dit-il (v.23). Un aplomb si catégorique qu'il en paraît professoral, presque condescendant.

Cela lui ressemble si peu qu'à bien y réfléchir, cette assertion ne s'adresse-t-elle vraiment qu'au père, ainsi qu'une première lecture pourrait nous le faire penser ? Plutôt qu'une injonction, presque un reproche, ne faut-il pas la lire comme une **vérité simple et générale** ? Vérité qui s'adresse à tous : au père bien sûr qui attend la guérison, mais aussi aux disciples qui en ont été incapables, aux scribes qui en discutent, à la foule autour et toute la « génération incrédule » (v.19).

Si les disciples n'ont pu guérir l'enfant, si les scribes en discutent sans comprendre, si la génération est « incrédule », n'est-ce pas qu'aucun d'entre eux – trop faibles en la foi – n'a accompli la réconciliation avec Dieu et, par conséquent, qu'aucun encore n'a pénétré dans le temps nouveau, eschatologique ? Et n'est-ce pas pour initier leur chemin et parce qu'il en est la porte (Jn 14,6) que Jésus doit encore « rester avec eux » et encore les « supporter », selon ce que dit le texte (v.19) ? Ce Jésus qui, affirme l'Épître aux Hébreux, est « l'initiateur de la foi et celui qui la mène à son accomplissement » (Hé 12,1).

J'insiste : la foi n'est pas un **acquis**, une sorte de capacité humaine qu'on aurait, donnée d'avance. On n'en est pas équipé « de série » comme une voiture l'est de ses airbags. Elle n'est pas non plus un **avoir** dont on dispose et qu'on transmet : elle ne peut être donnée par personne, fût-ce par les disciples eux-mêmes, qui échouent d'ailleurs à exorciser. Elle n'est pas enfin **affaire de volonté** : le père a « commandé » aux disciples un miracle (λέγω ἵνα en grec, v. 18), lequel n'est pas advenu.

➔ L'initiateur de la foi, pour reprendre l'Épître aux Hébreux, le seul chemin, c'est Jésus. Mais qu'est-ce qui, en nous, nous met en marche vers la foi ?

*

C'est le quatrième des manières d'être que j'envisageais devant vous : la **prière**.

Jésus le certifie en conclusion de notre récit : « Cette espèce-là (de démon) ne peut sortir que par la prière » (v.29). J'observais tout à l'heure qu'étrangement, il n'avait pourtant pas prié. Mais il n'est pas celui qui avait besoin d'entrer dans la foi. Il y est déjà. Celui pour qui c'était nécessaire, c'est le père. Et, lui, a prié Jésus : « Si tu peux quelque chose, supplie-t-il, viens à notre secours, aie compassion de nous » (v.22). Cette imploration forme, d'une certaine manière, une **définition de la prière** : elle est une adresse à l'Autre, un décentrement de soi-même, une sollicitation, un appel qui ne peut être dirigé vers l'absent. Car, toujours, la foi est une rencontre. On ne croit pas seul, « dans le vide », on croit en quelqu'un. La foi est une **liaison de personne à personne**. Pour le dire avec le mots du théologien Gerhard Ebeling : « **la foi croit Dieu présent** ». L'événement de la foi et l'expérience de Dieu sont absolument contemporains : croire, c'est être avec Dieu.

C'est ce que nous crie, dans toute sa puissance, l'interpellation du père : « Je crois ! Viens au secours de mon incrédulité ! » (v.24). Ce n'est pas une formule contradictoire comme pourrait, de nouveau, le laisser imaginer une première lecture. Dans son « je crois », le père se situe de façon affirmative dans la foi. Celle-ci ne saurait cependant subsister si, dans le temps même de son expression, cette foi ne se faisait pas rencontre, si dans la foi **deux mains ne se rejoignent pas**. Et c'est toute la supplique du père : en demandant à Jésus de venir secourir son incrédulité, il implore sa rencontre, il le conjure que sa foi ne « sonne pas creux » d'avoir rencontré nul être, et, dans l'instant, ne s'évanouisse.

➔ Comprenez-moi bien : le miracle ici, c'est – par la prière – **la demande et le don de la foi**. **C'est cela la réconciliation avec Dieu**. Et l'expérience est bouleversante. L'exorcisme en est la métaphore.

*

Voilà un jeune homme investi par un autre, qui **ne disposait pas de lui-même**. Voilà un muet qui se trouvait incapable de communiquer avec ses frères. Voilà un sourd inapte à entendre la parole, à commencer par la Parole de Dieu. Ces trois infirmités le portaient au plus grand des dangers : à la mort par le feu ou dans l'eau, c'est-à-dire, au sens symbolique, à la perte de son

humanité. Et c'est bien en animal, qui « écume et grince des dents » (v.18), que le texte nous le décrivait.

Avouons-le, cet enfant possédé nous ressemble **comme un frère**. Combien de fois sommes-nous dominés par l'inquiétude ou l'angoisse, colonisés par nos préoccupations quotidiennes, gouvernés par des pensées stériles tournoyant sur elles-mêmes ou, tout simplement, emplis jusqu'à ras bord de notre propre égoïsme ? Toutes ces possessions qui nous interdisent de disposer de nous-mêmes. Qui étranglent nos gorges jusqu'à nous rendre aphones. Qui se logent aux creux de nos oreilles pour nous empêcher d'entendre.

« L'enfant, raconte le texte, devint comme mort, de sorte que plusieurs le disaient mort. Mais Jésus le saisit par la main et le fit se lever. Et il se tint debout » (v. 26-27).

Ici, « se lever » traduit le grec *ἀνίστημι*, un verbe que Marc utilise à huit reprises dans son Évangile dans le sens de ressusciter. Ainsi donc, ce que Jésus opère, c'est une **résurrection**. Par lui – et par lui seulement puisque les disciples ont échoué – ce fils qui nous représente tous est rendu à sa vie propre : il est réconcilié **avec lui-même**. Il parle et il entend : il est réconcilié **avec ses frères**. Il retrouve la station debout, le propre de l'homme : il est réinstitué **dans son humanité**. Au fond, il devient **une créature nouvelle** : c'est cela être réconcilié avec Dieu !

➔ Voilà ce que révèle l'épisode de l'enfant possédé, parabole qui ne dit pas son nom : Jésus est le **conciliateur de l'humanité** en même temps que la **bifurcation des temps**. Il est la rupture qui crée pour nous un **passage de la mort à la vie**, une résurrection, et il est la **percée** qui nous fait accéder à l'**ère nouvelle** de la justice de Dieu.

*

Ma sœur, mon frère, comme l'enfant possédé, **laisse-toi réconcilier avec Dieu**. Songe que ce n'est pas un hasard si ce fils, qui nous ressemble tant, est un fils : il est **enfant de Dieu**. Comme lui, deviens une créature nouvelle ! Ressuscite ! Car c'est en enfant Dieu que, toi aussi, tu peux participer, ici et maintenant, au monde nouveau ouvert par Christ. Ce monde porte un nom : le **royaume de Dieu**.

Oui, ma sœur, oui, mon frère, réconciliés avec Dieu en Christ par la prière et par la foi, **nous vivons déjà** dans le royaume de Dieu.

Voilà la bonne nouvelle ! Elle est enthousiasmante !

Amen.